

toxi[base]

revue
documentaire

toxi[base] : revue nationale
de documentation sur les
pharmacodépendances
14, av. Berthelot 69007 Lyon, France
tél 78 72 47 45
fax 72 72 93 44

3

Nouvelle série
3^{ème} trimestre 1993

clinique Psychanalytique et toxicomanie

- . dossier clinique p. 1
psychanalytique et toxicomanie
- . sélection thématique : p. 18
traitement
pathologie et psychopathologie
les produits et leurs effets
législation
marché de la drogue
sciences humaines et sociales
épidémiologie
toxicomanie et sica
santé publique
- . informations générales p. 26
- . actualités congrès p. 26
- . actes p. 30
- . fiche pratique p. 32

CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET TOXICOMANIE

"Les discours sublimes, comme chacun sait, ont peu d'action sur les passions." S. Freud¹

Freud, en 1916, écrit à Sandor Ferenczi pour lui faire part de son scepticisme concernant la cure analytique avec un consommateur de drogue⁴. Son argument tient dans le fait que chaque difficulté rencontrée dans le traitement le ramène à la drogue. Dans des cas ordinaires, en effet, c'est le transfert qui soutient le sujet dans sa démarche de soin. Le transfert est ce qui permet au sujet de pouvoir imaginairement supporter les aléas liés à la difficulté du traitement. Pour le dire simplement, au risque de réduire la question du transfert, si le sujet suppose à son analyste plus qu'il n'est c'est afin de donner sens à sa démarche. C'est aussi - dans un premier temps - ce qui lui permet au travers de ses sentiments, ou de ses suppositions, d'envisager une suite à ce que produit toujours comme recrudescence de malaise le traitement. En effet on ne traite pas le mal sans qu'il soit convoqué. *Enfin rappelons-nous que nul ne peut être tué in absentia ou in effigie.*"⁵. Disons simplement que, dans le cas des consommateurs chroniques de drogue, ce qui répond à cette place est la drogue en tant qu'elle est réponse à tout faire aux malaises. Nous comprenons bien que, dans ce cas, ce n'est pas un lien au psychanalyste qui répondra fatalement à la convocation par la cure du malaise pour le traiter, mais souvent la drogue.

Il est fructueux d'essayer de comprendre la teneur de ce qui est

"...à tous les inconscients toujours plus ou moins affiliés à une volonté obscure considérée comme primordiale, à quelque chose d'avant la conscience, ce que Freud oppose, c'est la révélation qu'au niveau de l'inconscient il y a quelque chose en tous points homologue à ce qui se passe au niveau du sujet - ça parle - et ça fonctionne d'une façon aussi élaborée qu'au niveau du conscient, qui perd ainsi ce qui paraissait son privilège." J. Lacan²

ici en jeu. Mais, il nous faudra partir des idéaux et des développements quelques concepts afin d'avancer dans notre question qui intéresse la psychanalyse comme praxis et comme doctrine.

Si l'inconscient freudien est bien structuré comme un langage, tout n'y est pas parole. Pour illustrer, notons comment Lacan, à ce propos, s'appuya la notion de "pas-tout"⁶: pas tout n'est signifiant dans la structure par exemple, ou encore pas tout de la jouissance n'est pris dans la dimension phallique.

Nous avons donc à tenir compte:

- d'un côté de l'inconscient structuré comme un langage qui est celui dont parle Freud à propos des formations de l'inconscient (rêves, lapsus, symptômes)⁷ et qui se corrèle au signifiant, à la dimension historique, à celle du sens et du refoulement, c'est-à-dire qui se prête au déchiffrement et à l'interprétation.

- d'un autre côté nous avons affaire à un sujet dont une part échappe à cette aliénation par le signifiant. En effet, l'inconscient, à se corréliser à l'Autre - l'Autre comme trésor du signifiant - assure au sujet une surdétermination historique à

partir des idéaux et des identifications qui le constituent. Mais, étant incomplet - de ne pouvoir se garantir lui-même - le sujet qui en est issu cherche en contrepartie à lui redonner consistance dans une valeur, du côté d'une jouissance.

C'est ce que nous aurons à développer.

Il s'agira donc de poser les fondements théoriques et pratiques de la psychanalyse au principe d'une clinique du toxicomane. Ce qui requiert - de celui se faisant l'artisan d'une telle praxis - de situer son intervention selon un mode qui interroge le champ de son action. Nous choisissons celui qui exclut l'énumération du matériel accumulé de l'expérience, et donc l'explication.

Une telle façon d'introduire la fonction de la cause, par la négation, oriente ce qui peut se dire de la cure psychanalytique de celui qui se dit toxicomane. Elle l'oriente non vers l'explication de la cause du choix de la toxicomanie pour lui, mais dans le rapport de ce choix, au regard des concepts fondamentaux élaborés par Freud.

L'inconscient est parasitaire. Parasite dont une certaine espèce s'accommode fort bien, mais dans la mesure où elle n'en ressent pas les effets pathogènes. Ce rapport prétendu harmonique entre ce qui vit et ce qui l'entoure, est perturbé par l'insistance de ce savoir sans doute hérité. Cet être parlant l'habite, mais pas sans toutes sortes d'inconvénients. J. Lacan³

"JE SUIS TOXICOMANE" ET LES CONDITIONS DE LA CURE

Hugo Freda a souvent mis en valeur la manière particulière dont peuvent se présenter certains consommateurs de drogues. Ce qui frappe en premier lieu, c'est la certitude qu'ils affichent au point de supposer que le seul fait d'énoncer la formule "Je suis toxicomane" à celui qui l'écoute les délivrent de toute explication supplémentaire. Dire "Je suis toxicomane" suffit dans ce moment, à tel point qu'ils semblent tentés de faire de cette formule le tout de leur personne. Ils viennent à la rencontre d'un psychanalyste, non pas au nom d'un symptôme dont ils méconnaîtraient les causes, mais au nom d'une pratique, nommée toxicomanie, dont ils disent simplement vouloir se débarrasser. Cette formule - je suis toxicomane - mérite une étude approfondie, il faut lui donner son véritable statut.

L'action du psychanalyste, en effet, commence à partir du moment où le sujet reconnaît chez lui un symptôme dont la principale caractéristique est de s'imposer à lui comme une manifestation qui lui est étrange. Il n'en connaît pas les causes et cherche chez l'autre une réponse. Il lui suppose le savoir nécessaire pour mettre fin à cette manifestation symptomatique. C'est dire que le symptôme qui convient à une demande d'analyse a la vertu de faire jaillir chez le patient un point d'ignorance et met en lumière pour le sujet un "Je ne sais pas" fondamental. En effet, celui qui demande - à partir d'une souffrance ou d'une difficulté - s'il décrit son problème, laisse la plupart du temps en suspens la réponse concernant la cause et la nomination du problème. Autrement dit, une dimension d'énigme - propre à ce problème ou cette souffrance quant à sa cause - est a minima maintenue, et la réponse possible est supposée être du côté de celui à qui la demande

s'adresse. Le terme d'*extimité*⁸ utilisé par J. Lacan peut rendre compte du rapport entretenu par le sujet à son symptôme. En effet, si le sujet sait très bien que c'est de lui dont il s'agit dans le symptôme, il lui échappe pourtant dans le même temps. Autre chose du sujet est en jeu dans le symptôme, quelque chose de lui-même qu'il ne maîtrise plus. C'est que le symptôme, pour être soumis à une psychanalyse, doit remplir deux conditions. La première est qu'il soit reconnu par le sujet comme assez embarrassant pour vouloir s'en défaire. La seconde, et non la moindre, est que ce symptôme apparaisse au sujet comme porteur d'un sens qui lui échappe. Ces deux conditions sont nécessaires à la cure. En effet, le transfert ne s'établira qu'à partir d'une supposition de savoir à l'Autre sur les causes du symptôme (ce que Lacan nomma mise en fonction du sujet supposé savoir), mais le sujet doit s'en faire responsable, le prendre en charge, à sa charge, pour qu'il s'engage dans le travail de l'analyse.

La présentation comme "Je suis toxicomane" ne remplit pas ces conditions. En effet, chez de nombreux consommateurs de drogue, cette dimension d'énigme - qui laisse du même coup une place d'opérateur à l'interlocuteur en le situant comme sachant - est d'emblée rejetée. Nous pouvons en déduire que le sujet se présentant ainsi à l'Autre ne lui soumet pas un symptôme tel que nous venons de l'évoquer, mais fait part d'un trait d'identification. Le sujet s'identifie au mot - ou signifiant - "toxicomane".

IDENTIFICATION ET SYMPTOME

La psychanalyse conçoit le symptôme névrotique comme une métaphore du sujet, dans le sens où le symptôme vient représenter ce dernier à son insu. D'autre part le symptôme est une adresse à l'Autre. L'identification représente elle aussi le sujet, mais le fige sous un certain signifiant. Elle est d'ailleurs par excellence un fait de l'être parlant. Tout un chacun est identifié ainsi: à son nom propre, son prénom, sa

place dans la filiation, son sexe, son statut social, le gentil petit garçon de son histoire, la petite fille polie et timide des récits familiaux etc. L'identification est acceptée ou refusée, mais elle opère toujours de l'Autre, que le sujet la fasse sienne ou s'en défende. Nous sommes en fait devant un processus qui définit le sujet et le constitue socialement et symboliquement.

Ainsi l'être supposé du toxicomane ne dit rien de la cause de l'acte du consommateur, mais simplement l'identifie socialement. C'est pourquoi l'acte de consommer reste dans un suspens que la définition ne peut expliquer, tout au contraire. C'est, comme le disait un patient, "une réponse dont on ne connaît plus la question." Pour reprendre cette belle métaphore, le symptôme quant à lui n'est pas une réponse, il est une question restée en attente, précisément en attente d'interprétation. C'est une formation de l'inconscient au même titre que par exemple le rêve. Le "Je suis toxicomane" est quant à lui un dit de certitude quant à l'être du sujet. Mais il vient aussi qualifier l'acte de celui-ci. Nous pouvons donc supposer que cet acte est par essence assez énigmatique au sujet pour qu'il lui soit nécessaire d'utiliser un mot de l'Autre pour le nommer. En effet "être toxicomane" est une qualification de l'Autre de la loi. C'est une définition médico-légale, et, à ce titre, le sujet qui consomme s'aliène à cet Autre en reprenant à son compte la définition proposée.

DROGUE ET SYMPTOME

Reste l'autre part de l'affaire, la drogue.

La drogue se définit par sa fonction. En effet comment ne pas se rendre compte que si la drogue remporte un succès c'est, pour le dire trivialement, qu'elle est utile. Nous pouvons donc affirmer que la drogue a une fonction pour le sujet et que c'est cette fonction qui peut rendre compte d'une partie de son acte. Il utilise la drogue pour obtenir un certain résultat. Ce résultat, à être attentif, se situe toujours du côté d'un mode de régulation d'un

"D'une part, les névroses présentent des analogies frappantes et profondes avec les grandes productions sociales de l'art, de la religion et de la philosophie; d'autre part, elles apparaissent comme des déformations de ces productions. On pourrait dire qu'une hystérie est une oeuvre d'art déformée, qu'une névrose obsessionnelle est une religion déformée et un délire paranoïaque, un système philosophique déformé." S. Freud¹⁰

problème auquel s'affronte le sujet. Notons ici les remarques des consommateurs : "je prends de la drogue parce que ça me rend moins timide", ou "parce que je peux parler plus facilement", ou encore "parce que je ne pense plus à mes problèmes", voire "parce que le monde est mal foutu" etc... C'est donc une solution et une réponse à quelque chose que rencontre le sujet: facilitation de la parole - c'est-à-dire du lien social - apaisement, voire anesthésie d'une souffrance morale.

La drogue est donc un mode de traitement moral du lien social et de ce qui, dans ce lien, pose problème, au sujet.

Une fois défini cet aspect, reste entièrement posée la question de ce à quoi la fonction de la drogue vient répondre. En effet, même si nous savons que c'est le lien social qui est intéressé dans l'affaire, nous ne savons pas en quoi il nécessite un tel type de traitement.

Pour comprendre de quoi il s'agit (de manière toujours générale) il nous faut faire appel à un autre concept de la psychanalyse: la pulsion.

La pulsion doit être opposée au premier terme que nous avons utilisé plus haut, l'identification.

Pour illustrer le mode d'opposition entre ces deux termes - pulsion et identification - rappelons l'avis de Freud concernant la psychanalyse. Il pensait que ce que les hommes ne pardonneraient jamais à celle-ci, n'était pas qu'elle ait parlé de la vie sexuelle. En effet, de cette vie sexuelle, tout le monde en parle et en a toujours parlé. Mais, disait-il, c'est d'avoir mis en valeur que l'homme ne trouvera jamais entièrement son bonheur ni dans ce

que lui propose la civilisation ni non plus dans la sexualité. Beaucoup plus, disait-il, la psychanalyse met en évidence que ce qui est de l'ordre de la jouissance - autre nom de la pulsion - ne pourra jamais être entièrement circonscrit par la civilisation, par l'éducation, autrement dit être entièrement sublimé socialement.

La pulsion, aspect égoïste du sujet, continuera toujours à vouloir se satisfaire soit directement, soit sous le mode d'un symptôme, soit sous le mode de la sublimation. Qu'est-ce que la sublimation sinon une réalisation d'une jouissance personnelle et égoïste, sous une forme symbolique, c'est-à-dire socialisée. La sublimation est dans le meilleur des cas l'issue la plus favorable, pour l'Autre du social, de la réalisation d'une pulsion puisque, dans ce cas, elle arrive à se satisfaire

"La seule manière adéquate de comprendre les symptômes consiste à les considérer comme une satisfaction substitutive, destinée à remplacer celle qu'on voit se refuser dans la vie normale" S. Freud⁹

même si ce n'est que symboliquement (et c'est un pléonasse que de dire l'Autre du social).

Mais, rajoute Freud, peu de monde est capable d'entièrement sublimer ainsi sa pulsion interdite par l'exigence civilisatrice. Un autre mode d'issue est donc le symptôme névrotique, qui dans l'esprit de Freud, est un compromis entre le maintien de l'interdit qui porte sur l'exigence pulsionnelle et cette exigence de la pulsion à se réaliser malgré l'interdit. Il consiste dans le déplacement de ce conflit sur autre chose. Mais le symptôme est

interprétable, dans la mesure où il est une mise en acte symbolique du conflit entre civilisation et jouissance. Il est symboliquement interprétable. C'est ce conflit refoulé et déplacé qui est interprétable, puisque, à la pure réalisation pulsionnelle, est substituée une réalisation de sens métaphorique par le symptôme, à la jouissance est substituée une *jouis-sens*, selon le mot de Lacan. Cet appel au sens pour continuer à dire sans le savoir la discordance entre l'être civilisé et l'être de jouissance barré par la culture permet néanmoins de maintenir un lien à l'autre puisqu'il s'agit de considérer que le sens est effet de discours, donc inclus dans un lien social. "Le "sens" d'un symptôme peut être conçu et envisagé de deux manières: au point de vue de ses origines et au point de vue de son but, autrement dit en considérant, d'une part, les impressions et les événements qui lui ont donné naissance, et d'autre part, l'intention qu'il sert."¹¹

C'est cette dimension d'appel à l'Autre par le sens caché du symptôme qui est manquante dans la plupart des cas de consommations chroniques de drogues. Le seul point commun et résiduel est la tentative de répondre à l'exigence pulsionnelle, mais non plus par une

dimension de sens, mais par un objet inerte. Nous n'y rencontrons pas dans la drogue d'un sujet les signifiants refoulés et déplacés de son histoire qui sont en revanche toujours présents dans le symptôme névrotique. Nous ne rencontrons pas la forme de mise en scène ou de pantomime du conflit constitutif du symptôme, toujours démonstratif. Nous pourrions dire qu'aussi bien drogue et symptômes sont réponses à un conflit entre symbolique et pulsion, mais que la drogue ne comporte plus la dimension de question, ou celle de vérité personnelle et intime, que maintient

le symptôme sur ce conflit. La drogue est réponse qui veut qu'il n'y ait plus de question.

C'est en quoi l'identification brute au *toxicomane* vient redoubler socialement la fonction intime de la drogue pour le sujet.

L'INCONSCIENT

L'INCONSCIENT N'EST PAS CE QUI N'EST PAS CONSCIENT.

Le toxicomane garde la possibilité de s'interroger sur ce qu'est sa vie au bon gré et mal gré de sa demande d'en sortir. C'est qu'il ne se prend pas pour un toxicomane seulement. *"Je n'y arrive pas tout seul"* n'évoque pas seulement l'impuissance qui est l'envers de la puissance. La vanité de toutes les raisons invoquées au pourquoi il se drogue, n'est que la mise en scène d'autre chose : un impossible qui est le Réel.

Ainsi ce patient : *"la drogue pour ne pas souffrir, j'étais trop mal, toujours enfermé dans moi. Un jour avec elle, j'ai vu, ça a été la révélation... Trop évident... Mon père c'est la même douleur..."* Arrêté par l'analyste sur ce même, il reste sans mot pour dire plus. Fin de séance ; qui authentifie ce point de coupure, qui le ponctue, effet de vérité là et quand elle se dit, effet d'un savoir insu bien sûr.

C'est au trait à inscrire de l'absence d'un signifiant, refoulé irréductible, que travaille l'interprétation. C'est à l'encontre de la traduction d'un énoncé en sa signification. C'est aussi à l'encontre de la *"revendication*

*herméneutique"*¹³.

L'inconscient est un savoir, un savoir que la langue recèle. Il n'est pas l'ignorance.

L'INCONSCIENT A LA FONCTION D'EFFACER LE SUJET.

Le transfert se soutient d'un sujet **supposé** savoir, alors que la connaissance s'appuie sur la conception d'un sujet connaissant. A l'opposé, l'Inconscient comme discours de l'Autre est *"un dire se disant sans qu'on sache qui le dit"* (...) *"c'est d'un lieu qui diffère de toute prise du sujet qu'un savoir est livré"*¹⁴

Le savoir insu qu'est l'Inconscient est à distinguer de la vérité qui, elle, parle par les formations de l'Inconscient (Rêves, lapsus, symptômes...). Et l'effet de vérité du savoir inconscient est la marque de l'effacement du sujet. D'où la surprise, la trouvaille.

L'analyste choisit d'ignorer le savoir référentiel appris, pour écouter parler le patient. Le savoir ainsi produit dessine les bords d'un manque à partir duquel le patient peut alors tenter de faire réponse en constituant le fantasme... *au lieu* de faire la drogue. Car plus il parle, plus il fait l'épreuve que chaque signifiant ne représente le sujet que pour un autre signifiant, absent : *Urverdrängt*, dit Freud, le refoulé irréductible.

LA PRAXIS EST DETERMINEE PAR LE STATUT ET LA PLACE DONNEE A L'INCONSCIENT.

"Au contraire quand nous parlons de cause, il y a toujours quelque chose d'anticonceptuel, d'indéfini... il y a un trou et quelque chose qui vient osciller dans l'intervalle. Bref, il n'y a de cause que de ce qui

*cloche. Eh bien, l'Inconscient c'est à ce point (...) qu'il se situe, à ce point où entre la cause et ce qu'elle affecte il y a toujours la clocherie."*¹⁵

Le toxicomane ne s'adresse pas d'abord au psychanalyste. Par le biais de l'institution supposée savoir faire, il dit son malaise avec la drogue, là où il se voit pris à ne plus pouvoir. Mais ce faisant, il **risque** de s'engouffrer dans l'institution pour un duel avec l'interdit. Il se fait alors symptomatiquement l'objet et l'enjeu d'un pouvoir de l'autre auquel il opposera immanquablement le jeu de la drogue, faute d'être arrêté à ce point où *"ca cloche"*: il ne sait pas la cause de son impuissance à pouvoir.¹⁶

L'INCONSCIENT N'EST PAS L'INEFFABLE. IL EST STRUCTURE COMME UN LANGAGE.

La découverte freudienne et la formulation de l'Inconscient va contre l'illusion constitutive de la psychologie prétendant attribuer au sujet humain le pouvoir d'être sujet de la connaissance, et le lieu possible d'une totalisation du savoir¹⁷. L'inconscient freudien est structuré comme un langage et fonde un sujet dépendant de ce fait. Un sujet dépendant du savoir inconscient avant même qu'il ne puisse se présenter dépendant, par exemple, d'une drogue. Ceci met au principe de la cure le paradoxe d'un sujet constitué par ce qu'il ne peut pas savoir, puisqu'il est lui-même déterminé par son discours. Ce qui opère dans la relation analytique est ce qui, de l'inconscient, s'articule d'une structure de langage conformément au fait que l'inconscient freudien est structuré

Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend" J. Lacan¹²

"J'en appelle à vous pour en finir avec la drogue...": paradigme d'une formulation, où l'équivoque à n'être pas entendue ni prise en compte, réduit le toxicomane à son trait identificatoire, le sujet à l'individu, le sens à la signification, la cause à l'explication d'une raison, la toxicomanie à un symptôme médical, la guérison à une normatisation ou normalisation. De quoi dépend le fait que pourtant l'équivoque s'entende? Du fait qu'elle soit signifiante par l'inscription de ce qui s'écrit, à partir du jeu des mots, discours et donc de la supposition d'un savoir là recelé, savoir qui est à produire dans le travail de la cure. C'est dans ce sens qu'il y a à entendre la demande du toxicomane. C'est la tâche de l'analyste d'authentifier par son intervention le savoir insu produit.

comme un langage, et non par le langage. Cette dernière proposition va, par exemple, à l'encontre du fait d'avoir à donner satisfaction par l'acquisition d'une forme de savoir s'inscrivant dans la perspective d'une idéalisation au "pourquoi je me drogue". Car cette acquisition s'appuie, pour se constituer, sur l'exclusion du seul savoir important dans la cure analytique, celui qui porte sur l'objet cause du désir tel que Freud l'a défini, objet perdu et jamais retrouvé. C'est par rapport à celui-ci que le sujet fait l'épreuve de la perte, et ceci à la seule condition qu'il en passe par l'Autre symbolique.

A partir de formules telles que "Il faut que j'en parle, si je comprends pourquoi j'ai pris de la drogue, je saurai de quoi je manque"(...) "C'est plus fort que moi..."(...) "J'étais contre, j'en ai pris quand même"(...) "Je veux savoir pourquoi je me drogue". certains entretiennent la croyance selon laquelle il y aurait une zone psychique obscure en attente de s'exprimer par le langage. A en rester ainsi au romantisme de l'ineffable, position anté-freudienne, on nie le langage comme condition de l'inconscient, en tant que discours de l'Autre, lieu des signifiants... Et voilà pourquoi vous êtes toxicomane...

Ou encore, rabattre la question que la toxicomanie soutient quant au manque, au "manque de manque" ou "au refus du manque", et justifiant l'implication de l'interdit supportée par l'institutionnel faite au sujet. Car, par ce biais, il ne reste au sujet d'autre issue que la drogue à refaire ou l'idéalisation à conforter. De même si le sujet en tant qu'il est sujet parlant - donc clivé - ne prend pas à son compte le discours inconscient qui le constitue- seule voie qui permette autre chose que la dépendance à l'égard de l'Autre - nous aurons simples effets de suggestion.

L'AUTRE NE PEUT SE GARANTIR LUI-MEMME, OU LE RAPPORT A LA LOI.

Nous avons vu plus haut¹⁹ en quoi le "je suis toxicomane" ou le "tu es toxicomane" procédaient du registre des idéaux et de l'identification, autrement dit de l'Autre. Un signifiant puisé au lieu de l'Autre - ici "toxicomane" - vient tout à la fois nommer et identifier la part d'être qui échappe toujours au sujet, cette part hétérogène au symbolique. Nous pourrions ici oser le parallèle avec le cogito cartésien. "Je pense: donc je suis" et "toxicomane: donc je suis" afin de saisir que pour arriver à cette certitude identificatoire, le sujet procède avant tout d'un saut, d'un choix, d'un moment de décision qui constitue son "je suis". A contrario de cette détermination saisie au lieu de l'Autre dans l'identification, rappelons combien la parole de celui épinglé par le signifiant "toxicomane" - (épinglé par l'autre ou lui-même) - est suspectée de mensonge. Rappelons aussi sa propre propension à remettre en cause, comme on dit, les lois et à les questionner. Il y a sûrement à mettre en parallèle d'un côté ce constat disant que l'Autre ne vaut pas et de l'autre côté cette assurance trouvée dans le terme qui assure cette identification. Mais cela démontre

garantie, quitte à chaque fois à démontrer qu'elle ne vaut pas ou que l'Autre n'est pas à la hauteur de la tâche, qu'il est impuissant à s'y égarer.

C'est peut-être bien là son erreur, même si elle tient à son histoire. Son erreur, dans le sens où la question n'est pas que la loi et la parole ne valent rien, mais qu'elles sont relatives. Partons pour le comprendre de cette phrase de Lacan disant que, dans l'Autre, "tout énoncé d'autorité n'y a d'autre garantie que son énonciation, car il est vain qu'il le cherche dans un autre signifiant, lequel d'aucune façon ne saurait apparaître hors de ce lieu. Ce que nous formulions qu'il n'y a pas de métalangage."²⁰ Afin d'entendre ce qu'indique cette phrase, sa corrélation avec le sujet que nous traitons et ses conséquences quotidiennement repérables dans la clinique, prenons deux illustrations.

- La première illustration, issue de l'histoire du développement de la logique mathématique, montre que toute tentative d'assurer la validité d'un système par lui-même a échoué. En effet, dans cette doctrine il est bien connu qu'aucun élément interne à un même système ne peut garantir le système lui-même: pour vérifier la validité d'un système il faut un élément extérieur à celui-ci. Ce qui pose du même coup la

"Du côté du vivant en tant qu'être à être pris dans la parole, en tant qu'il ne peut jamais enfin y tout entier advenir, dans cet en-deçà du seuil qui n'est pourtant ni dedans ni dehors, il n'y a d'accès à l'Autre du sexe opposé que par la voie des pulsions dites partielles où le sujet cherche un objet qui lui remplace cette perte de vie d'être sexué." J. Lacan¹⁸

avant tout un sujet dans un rapport fragile à la loi, donc à l'Autre. Si l'Autre est ainsi questionné sur ce qui fonde sa garantie, disons de bonne foi, ou encore de vérité dernière, c'est que nous rencontrons ici un sujet pour qui le pacte avec le semblant en quoi consiste tout discours est particulièrement problématique. C'est pourquoi, par ailleurs, il en redemande de la nécessité d'aller chercher un autre élément extérieur à ce second élément afin de pouvoir lui-même le vérifier, et ainsi de suite, à l'infini. De plus ce principe de vérification et de garantie du système donné y introduit donc toujours un élément tiers et étranger, "un loup dans la bergerie" disait Poincaré.²¹ Nous verrons plus bas en quoi cet exemple nous intéresse.

- La seconde illustration concerne la garantie quant à la validité d'une loi justice en soi. Nous savons aussi la loi. Nous savons en effet que la loi est toujours relative dans le sens où elle tient des us et coutumes, son texte et non au sens plus ou moins personnel et intime qu'il en a. C'est pourquoi le juge se réfère à la question de justice la question se pose de où elle est mouvante en fonction du moins personnel et intime qu'il de l'énoncé d'une loi: d'où par temps et du lieu. Il n'y a donc de pourrait avoir de la vérité et de la exemple la jurisprudence. Il s'agit là

La thèse de Freud dans "Malaise dans la civilisation":

Il n'est sûrement pas hasardeux de trouver une référence à la consommation de stupéfiants dans ce texte. En effet, Freud, partant d'une critique du sentiment "océanique" comme mode d'explication de la religion, aboutit à la mise en valeur au coeur de l'humain d'un point antinomique à la propension au bonheur: l'agression et la pulsion de destruction. Ce malaise dans la civilisation, que questionne Freud, ne peut être compris sans cette part de l'humain qui échappe à l'esprit positiviste. Ici quelque chose s'oppose au "positivisme" au regard de quoi même l'éthique traditionnelle ne serait qu'une tentative de remède car "il convient (...) de voir en elle une sorte de tentative thérapeutique, d'effort pour obtenir, à l'aide d'un impératif du Surmoi, ce que jusque là la civilisation n'avait pu obtenir par les moyens d'autres disciplines"²². Derrière cette forme de scepticisme - typiquement freudien en la matière - ce texte interroge la notion de bonheur. De la religion à l'éthique, Freud énonce son doute en s'appuyant sur le dualisme qu'il a introduit dans "Au-delà du principe du plaisir"²³: pulsion de mort et Eros. La religion est une illusion, une erreur de jugement, et l'éthique, comme nous l'avons vu, un impératif surmoïque bien au-dessus des moyens humains. "L'éthique dite naturelle n'a rien ici à nous offrir que la satisfaction narcissique de pouvoir nous estimer meilleurs que les autres. L'éthique qui s'appuie sur la religion, agite des promesses d'un au-delà meilleur."²⁴ La question introduisant ce texte est celle de la finalité de la vie humaine. Cette question ainsi posée, ne peut que susciter des formes illusoire de réponses reposant sur le modèle religieux. Ce constat fait, Freud propose de substituer à cette première question une autre: quels sont les desseins et les objectifs vitaux des hommes? Les hommes, répond-il, tendent au bonheur. Des deux faces qui s'offrent lors de cette recherche sont l'une négative - éviter la douleur et les privations de joie -, l'autre positive - rechercher de fortes jouissances. Or, note Freud, cette recherche est analogue au programme du principe du plaisir "qui consiste à être heureux", mais, ajoute-t-il, ce programme "n'est pas réalisable"²⁵. Toutefois "Il nous est permis pourtant - non, disons plus justement: il nous est possible - de ne pas renoncer à tout effort destiné à nous approcher de sa réalisation."²⁶

En fait, Freud se demande ce qui, au-delà de ce désir de bonheur, permet de supporter la misère d'une vie. Pour supporter la vie, répond-il, "Nous ne pouvons pas nous passer de sédatifs (...)". "(...) Ils sont peut être de trois espèces: (...)": de fortes distractions, qui nous permettent de considérer notre misère comme peu de chose, des satisfactions substitutives qui l'amoindrissent; enfin des stupéfiants qui nous y rendent insensibles. "L'un ou l'autre de ces moyens nous est indispensable."²⁷ Parmi les sédatifs, indispensables nous dit-il, la drogue trouve sa place. Sa fonction est située précisément du côté d'une protection, de l'insensibilisation, dans la seconde catégorie des méthodes permettant d'approcher le bonheur - celles qui constituent un évitement de la souffrance. En effet, "les plus intéressantes méthodes de protection contre la souffrance sont encore celles qui visent à influencer notre organisme."²⁸ et "la plus brutale mais aussi la plus efficace des méthodes destinées à exercer pareille influence corporelle est la méthode chimique, l'intoxication."²⁹ Nous pouvons donc déjà tirer comme conclusion que Freud place l'intoxication chimique au sommet des méthodes visant à la protection. Il n'en fait pas un prototype d'accès à la jouissance. La **fonction** du produit stupéfiant place donc celui-ci du côté des techniques d'insensibilisation, du côté de ce qui permet d'accéder au plaisir à partir d'une anesthésie du corps. C'est une **solution** qui consiste à contrecarrer ce qui, dans la vie, s'oppose à la réussite du programme du principe du plaisir. Atteindre au bonheur en évitant la souffrance, obtenir la moindre tension possible par ce biais, telle est, chez Freud, la place et la fonction de l'intoxication.

Au-delà de cette définition générale - Freud parle par exemple ici des "briseurs de soucis", le produit stupéfiant occupe aussi une place dans la psychopathologie. L'intoxication, chronique cette fois-ci, prend alors le relais de la maladie nerveuse lorsque celle-ci échoue à procurer au sujet les satisfactions substitutives qu'il en escomptait: "La dernière technique vitale qui s'offre à lui, en promettant tout au moins des satisfactions substitutives, est la fuite dans la maladie nerveuse"³⁰. Devant l'échec de ce dernier recours dans la quête d'un bonheur toujours refusé, deux solutions se présentent alors: l'intoxication chronique ou la psychose. Si la psychose est définie comme une "tentative de révolte désespérée"³¹, l'intoxication chronique est qualifiée de "consolation"³². La leçon à tirer est celle-ci: la consommation de drogue n'est pas considérée par Freud comme pathologique en tant que telle, mais le devient à certaines conditions. Conditions qui sont d'une part la chronicité de la consommation et d'autre part l'échec à trouver satisfaction substitutive dans la maladie nerveuse. Autrement dit il s'agit de l'échec du compromis cherché par le sujet entre interdit et jouissance en quoi consiste tout symptôme névrotique³³. Ce dernier point présente une grande importance clinique, car nous pouvons considérer - à la lecture du texte de Freud - que l'intoxication chronique prend place comme substitut de la maladie nerveuse. C'est parce que le sujet ne peut construire un symptôme satisfaisant pour lui qu'il choisit la voie de la consolation par intoxication chronique.

de conventions, qui, comme toutes conventions, ne valent que dans un temps et pour un contexte donnés. Revenons à présent à notre propos en faisant remarquer que celui qui s'adresse à nous s'affronte lui aussi à un tel système, très précisément au système qui l'a constitué comme être

dernier du système de l'Autre, c'est l'assurance prise et construite dans le fantasme qui corréle la dimension symbolique du sujet à une certitude trouvée du côté de la jouissance. Nous avons déjà noté ce que nous pourrions nommer une certaine inconstance de ce sujet concernant

modalités de traitement mais encore dans ce qu'il est en tant que tel, à tel point qu'il semblerait que certains puissent y tenir (Voir à ce propos l'encadré sur "*Malaise dans la civilisation*" page 6). "*La psychanalyse n'est pas seule à répondre à l'impossible à supporter. Le discours commun a aussi ses recettes, et les figures historiques des traitements quotidiens de la faille primordiale de la structure mériteraient d'être étudiées. Cela va de l'action réformatrice à toutes les techniques de la patience humaine: résignation, qui peut aller jusqu'à être méthodique comme celle de Descartes, voulant "changer (ses) désirs plutôt que l'ordre du monde"; illusion qui chemine des diverses formes d'anesthésie jusqu'aux sublimations de la religion; divertissement enfin; qu'il s'agisse de plier le front, de dénier ou d'oublier, c'est toujours le même point qui est visé dans la méconnaissance.*"³⁸

"C'est parce que les lois sont infondables que ne peut que se reproduire de manière récurrente l'appel au principe fondateur, au nom duquel elles sont mises en cause." C. Soler³⁷

de parole, le système de l'Autre. C'est ainsi que, tel que nous pouvons le remarquer quotidiennement dans les faits, il questionne la validité du dire de l'Autre. "*Le monde est mal fichu. C'est ce que nous disent la plus part de ceux qui s'adressent à nous. Ce dont ils se plaignent, au-delà de la drogue, c'est d'une mal-façon du monde*"³⁴. Car cette plainte concerne, à l'insu de celui qui l'énonce ce défaut central de l'Autre.

En tant que tel cet Autre n'a d'autre garantie à donner au sujet que ses dits, et c'est pourquoi la question de la vérité de son dire se pose. En effet, d'une manière analogue à ce que nous avons entrevu par nos deux illustrations - celle à propos de la logique et celle concernant la loi - les mots, les signifiants, pourraient toujours vouloir dire autre chose, là aussi à l'infini, en dehors d'une convention ou d'un pacte. Mais les choses se compliquent puisque nous n'avons pas affaire, contrairement à ce qui se joue idéalement dans le système de la logique dont nous nous sommes saisi, à un pur sujet du signifiant.

LA REPONSE PULSIONNELLE

Si donc aucun énoncé d'autorité n'a d'autre garantie que sa propre énonciation, il n'en reste pas moins que le parle-être demande à l'Autre de répondre non plus en terme de garantie mais de valeur. Ici Lacan indique ceci "*(...)l'Autre est requis (Ché vuoi) de répondre de la valeur du trésor(...)*"³⁵ et la réponse se fait "*(...) en terme de pulsion*"³⁶

Ce qui répond pour le sujet au manque de garantie absolue et

ses engagements au regard de la loi, du pacte et de la vérité, ainsi qu'une remise en cause, voire une plainte qu'il adresse à l'Autre, en général concernant son peu de fiabilité. Mais de l'autre côté, remarquons à présent la certitude et l'assurance hors mots qu'il place et qu'il trouve en la drogue, même pour un temps. C'est dans le fait de se droguer, comme acte résolutoire, qu'il va trouver réponse, assurée cette fois-ci, réassurance et certitude d'un moment, pour répondre à la faille insupportable, et pourtant constitutive, de l'Autre du signifiant. N'est-ce pas d'ailleurs ce qui est communément supposé à ceux qui pratiquent la drogue, de rencontrer une jouissance inaliénable, alors que leurs dires ne font qu'indiquer l'assurance qu'ils y trouvent - dans une moindre tension momentanée donnée par la drogue - à l'encontre de l'indétermination dont ils souffrent. Indétermination dont ils se plaignent par ailleurs - vis à vis de l'Autre et d'eux-mêmes, et disent ne pas pouvoir faire autrement que de recommencer, malgré eux. Le gain de certitude que leur procure leur acte est à corréler à l'assurance de la satisfaction recherchée.

A le lire ainsi, la drogue ne serait au fond qu'un des modes particuliers de répondre et de parer au malaise que Freud a énoncé comme étant le coeur même de toute civilisation. Mais elle n'est pas panacée universelle, loin de là. Ce qui veut dire simplement qu'il y a des choix différents qui sont fait concernant les réponses. De plus, le malaise en question apparaît lui-même inégal pour chacun non seulement dans ses

UNE DEFINITION LACANIENNE DE LA DROGUE

Lors de sa rencontre avec l'Autre, le sujet se confronte à sa jouissance. Sur le plan sexuel, c'est un signifiant qui lui permet de la métaphoriser: le signifiant phallique. Une fois cette jouissance métaphorisée, elle entre pour une part dans l'ordre du semblant et du pacte, c'est-à-dire qu'elle peut se dialectiser dans le système du sujet, se symboliser. Comme nous l'avons vu, la jouissance est ce qui donne valeur à l'Autre lorsque celui-ci est impuissant à tout dire. Mais ce lieu de silence de l'Autre, là où cela ne répond pas, là où il n'y a pas de dernier mot, c'est aussi l'angoisse qui en signe la proximité pour le sujet. Lacan avançait que l'angoisse était ce qui ne trompait pas. Nous pouvons l'entendre car au niveau de l'Autre, après tout, toute réponse peut être trompeuse, puisque, encore une fois, relative. L'angoisse ne trompe pas puisque qu'elle signe la présence pour le sujet de quelque

"En effet, un discours comme l'analytique vise au sens. Ce que le discours analytique fait surgir, c'est justement que ce sens c'est du semblant. Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où mot, c'est motus - j'y ai déjà insisté. "Pas de réponse, mot", dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue." J. Lacan³⁹

chose qui se situe hors ce relativisme de l'Autre, quelque chose qui n'est plus de l'ordre du signifiant, mais du registre du Réel. L'angoisse est l'affect qui signe la proximité de la jouissance qui, elle, répond avec certitude pour le sujet là où le système de l'Autre ne proposerait qu'un pacte. Là où le signifiant est défaillant l'angoisse annonce la proximité de la jouissance de l'Autre. La phobie est

le symptôme paradigmatique de cette rencontre. Le signifiant de la phobie, par exemple le cheval que craignait le petit Hans⁴⁰, est une construction pour parer symboliquement à cette rencontre. En effet, Hans craint les chevaux d'une manière phobique dans la mesure où ils rendent représentable pour lui, dans son monde, quelque chose qui sinon ne l'est pas. Sa phobie est réponse à tout faire dans le sens où il gagne à craindre les chevaux plutôt que de se confronter à une pure angoisse.

FAIRE OBJECTION AVEC LE SIGNIFIANT PHALLIQUE....

A relire le cas de Freud, Lacan fait remarquer que Hans éprouve de l'angoisse lors de sa première érection⁴¹. Pourquoi cette dernière est-elle si angoissante et pourquoi l'issue de cette rencontre sera-t-elle une phobie? Parce que Hans se retrouve face à une jouissance qui lui est étrangère. Elle lui est étrangère dans la mesure où son histoire - disons familiale - ne lui permet pas de faire entrer cette manifestation de jouissance dans la dimension phallique. Il se retrouve offert à être l'objet de la jouissance de sa mère, sans la médiation

puisse être, la condition est que le signifiant phallique ait été légué au sujet pour qu'il la métaphorise, afin qu'elle soit inscrite pour lui dans un lien social. C'est par ce que Lacan a nommé la métaphore paternelle que cette opération s'accomplit. *"Freud nous révèle que c'est grâce au Nom-du-Père que l'homme ne reste pas attaché au service sexuel de la mère, que l'agression contre le Père est au principe de la Loi et que la Loi est au service du désir qu'elle institue par l'interdiction de l'inceste."*⁴² Le phallus est le signifiant qu'utilise le sujet pour répondre à la faille dans l'Autre. Il concerne l'être dans la mesure où le sujet veut être le phallus de l'Autre. Mais il s'agit aussi d'une manière de se garder de la jouissance de cet Autre, de proposer un semblant là où le signifiant ne peut écrire le Réel: *"le phallus, c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre"*⁴³. Objection de conscience faite au service à rendre à l'autre sexe du point de vue de ce qu'il exige. Je te donne cela à la place. Si la drogue est fantasmatique, c'est que nous ne pouvons que remarquer dans l'expérience qu'elle est le trompe-l'oeil, le trompe-l'Autre, qui nous est offert par les patients à la place d'autre chose que nous serions sensés exiger d'eux. Ainsi tel patient mettra en évidence que sa consommation précoce de haschisch ne fût pas seulement manière de s'évader de l'emprise du désir ravageant de sa mère, mais aussi ce qui permit d'objectifier une cause dans ce qu'elle lui adressait de reproche (tout en y faisant objection). Notamment elle le convoqua, lui et son jeune frère, pour leur annoncer un projet de séparation avec leur père, ceci expliquait-elle, à cause d'eux qui avaient rendu impossible leur vie de couple. Lorsque quelque mois plus tard il fuma du haschisch, cette même mère pût attribuer à ce dernier la cause de ses déboires. Le haschisch devint alors pour eux deux la raison de la critique qu'elle portait depuis toujours envers son fils.

"Le rôle de la mère, c'est le désir de la mère. C'est capital. Le désir de la mère n'est pas quelque chose que l'on peut supporter comme ça, que cela vous soit indifférent. Ça entraîne toujours des dégâts. Un grand crocodile dans la bouche duquel vous êtes - c'est ça la mère. On ne sait pas ce qui peut lui prendre tout d'un coup, de refermer son clapet. C'est ça le désir de la mère. Alors, j'ai essayé d'expliquer qu'il y avait quelque chose qui était rassurant. (...) Il y a un rouleau, en pierre bien sûr, qui est là en puissance au niveau du clapet, et ça retient, ça coince. C'est ce qu'on appelle le phallus. C'est le rouleau qui vous met à l'abri, si, tout d'un coup, ça se referme."⁴⁴

... OU ROMPRE LE MARIAGE

En 1975 dans le fil d'un commentaire sur l'angoisse, Lacan donne une définition de la drogue. Elle est ce "qui permet de rompre le mariage avec le petit-pipi". C'est, ajoute-t-il clairement, la seule définition qui vaille pour elle. C'est à partir d'un commentaire concernant la phobie - celle paradigmatique du petit Hans que nous avons déjà évoqué - que Lacan introduit cette définition. La phobie, a, fonction de donner corps à l'embarras lié au mariage avec le petit-pipi. La drogue est le moyen d'une séparation souhaitée. Celle d'avec l'embarras causé par le mariage avec une jouissance étrangère, qui est source d'angoisse. C'est donc de ce même point d'embarras et d'angoisse que la solution phobique se construit, ou que l'issue dans la drogue se trouve être la bienvenue. Nous pouvons déjà dire que la drogue peut s'interpréter comme issue singulière découlant d'une rencontre, celle qui est faite avec une jouissance, lorsque ce qui est sensé venir la représenter dans le champ du sujet, le phallus, est conçu comme embarras. Elle a donc pour fonction de répondre à une confrontation du sujet avec une jouissance non dialectisée par la signification phallique. Disons plus précisément, que face à une certaine jouissance, ce n'est pas la composition entre elle

et le semblant qu'autorise le phallus à laquelle le sujet consent. Il trouve une autre issue.

Deux hypothèses se présentent:

- La drogue peut être réponse pour le sujet face à une difficulté, dans une rencontre qui nécessiterait l'intervention de la métaphore paternelle pour être dialectisable. Et c'est l'issue de la maladie nerveuse échouant dans sa fonction de substitut que décrit Freud dont il s'agirait ici.

- La drogue peut être encore le moyen pour le sujet d'éviter la confrontation avec la question du sexe, qui inclut toujours celle de la castration et celle de l'affrontement au trou, et dont l'angoisse de castration est le signe. Il s'agirait alors d'une visée dans laquelle le sujet veut traiter, au-delà du phallus, le rapport toujours dérégulé que cette angoisse vient signer, ou encore dans laquelle il veut faire obstacle à ce qui le pousse dans le symbolique vers cette jouissance.

Le mariage avec le petit-pipi pour être supportable implique son investiture par le phallique pour donner raison à la jouissance étrangère qui s'y manifeste. C'est une "d'homestification" de celle-ci; autrement dit elle ne devient alors que jouissance de semblant, jouissance de parade. Parade au désir de l'Autre. C'est en cette place, par exemple, que le haschisch de ce patient vient jouer entre lui et sa mère, au titre de ce qui le calme, le protège et le sépare, bien sûr, mais aussi au titre de ce qu'il offre avec lui un semblant d'argument au désir

"Il manque toujours quelque chose pour que la décharge et la satisfaction soient complètes - en attendant toujours quelque chose qui ne venait point - et cette part manquante, la réaction de l'orgasme, se manifeste en équivalents dans d'autres domaines." S. Freud⁴⁵

de sa mère, réalisant avec et par lui la raison à offrir à ce désir. Ce n'est plus lui qui est offert directement à cette prise de l'Autre mais sa drogue.

Nous revenons donc à la question du mariage avec, mais à condition de ce tiers objet qui est le phallus. Le phallus est ce qui arrête le sujet

dans le service sexuel à rendre à la mère. Nous pouvons le dire puisque le phallus est le produit de la castration. Lacan parle d'assomption de la castration⁴⁶. Il s'agit bien de l'imaginarisation du pénis en phallus (-φ) puisque c'est le terme qu'il retient dans *Le stade du miroir*⁴⁷ à propos de l'assomption jubilatoire du sujet à partir de son image perçu dans le miroir. Ne pas rester attaché au service sexuel de la mère ou faire objection au service à rendre par l'homme à l'autre sexe, sont des formules à rapprocher. Notre patient faute d'un père qui puisse prendre à son compte l'insatisfaction d'une mère dont son fils devient le pur objet, fait objection par le haschisch.

Nous aurons compris que pour la psychanalyse le phallus n'est pas le pénis. Ce dernier n'en est au mieux que le représentant, insigne privilégié du lien établi entre jouissance et désir au niveau du sexuel. Le phallus est un signifiant qui engendre un effet de signification, qui "significatise" un bout de jouissance. Car le pénis en lui-même, l'organe, n'est promis à aucune jouissance assimilable hors du fantasme, au mieux conclut-il au plaisir, autrement dit à la détumescence. Du point de vue de la sexualité l'organe de l'homme représente bien la formule de Lacan indiquant que c'est "le plaisir qui fait limite à la jouissance", qui lui donne ses bornes. En fait il est soumis au principe du plaisir freudien qui est un principe d'homéostasie, de moindre tension possible. La

jouissance quant à elle, telle qu'elle a été redéfinie par Lacan pour rendre compte de ce qui se dit sur les divans, n'a rien à faire avec le plaisir. Mais pour être plus précis disons que la jouissance est interdite à qui parle. Elle est "inter-dite" selon le mot de Lacan. C'est aussi ce que disait Freud lorsqu'il faisait

remarquer que le sujet doit, par le biais de l'éducation et des exigences de la civilisation, renoncer à satisfaire les revendications pulsionnelles, pour se socialiser. Le sujet refoule ce qui est de l'ordre de sa jouissance qui reviendra alors se manifester d'une manière le plus souvent déplacée - et c'est le symptôme - ou parfois sublimée - et ce sont les investissements sociaux.

UN DEFAUT DE SATISFACTION AU COEUR DE LA JOUISSANCE SEXUELLE.

Le sujet se trouve donc embarrassé par sa jouissance à moins que celle-ci ne soit prise dans la Loi pour lui. Cette jouissance, nous venons de le noter, est ce que Freud nomme la pulsion. Elle se caractérise comme une poussée **constante**, et se présente comme une revendication à laquelle le sujet s'affronte tel un danger dont il ne peut se soustraire par un moyen habituel puisqu'étant interne à lui. "(...) nous nous pénétrons peu à peu de cette vérité que dans le monde des névroses c'est la réalité psychique qui joue le rôle dominant."⁴⁸ Du point de vue de la sexualité dans sa prise sociale, ce qui représente le mieux cette affrontement entre la pulsion et l'interdit est la mère. La mère est interdite⁴⁹. Ce qui veut dire: nul

"Ce n'est pas ça - voilà le cri où se distingue la jouissance obtenue, de celle attendue." J. Lacan⁵³

accès à la jouissance suprême. Lacan place le signifiant comme raison de cet impossible et comme raison de ce hiatus relatif à la jouissance pour le parle-être, hiatus que Freud lui-même a signalé. Quelque chose d'interne à la jouissance, nous dit-il, n'autorise pas sa pleine satisfaction. Ce dernier point nous intéresse particulièrement. En effet, lorsqu'il admet que ce ne sont pas seulement les exigences de la civilisation, ou encore les méfaits de l'éducation, qui causent des névroses, mais que quelque chose au coeur de la pulsion sexuelle elle-même est

insatisfaisant pour le sujet, Freud se réfère au lien qu'entretient le buveur avec son vin, toujours le même. "N'est-il pas vrai", remarque-t-il, "que le vin offre toujours au buveur la même satisfaction toxique", "(...) a-t-on jamais entendu dire que le buveur fût contraint de changer sans cesse de boisson parce qu'il se laisserait bientôt d'une boisson qui resterait toujours la même."⁵⁰ La différence entre "satisfaction toxique" et satisfaction sexuelle tient au fait que l'objet sexuel fait partie d' "une série infinie d'objets substitutifs, dont aucun ne suffit pleinement"⁵¹: d'une série métonymique. Ceci parce que l'objet sexuel n'est que le représentant de cette jouissance interdite, le substitut de l'objet originaire perdu. "Voilà qui nous expliquerait l'inconstance dans le choix d'objet, la "faim d'excitation###, qui caractérisent si fréquemment la vie amoureuse des adultes"⁵². Il y a donc bien opposition entre le type de satisfaction procurée par le produit toxique et celle émanant de la jouissance sexuelle. A priori celle procurée et trouvée dans l'intoxication semble autoriser au sujet d'échapper au "c'est pas ça" qui caractérise la recherche d'objet du névrosé.

L'angoisse est donc le signe de

par une faille centrale le désir est séparé de la jouissance"⁵⁴.

La paix qui suit éventuellement l'orgasme, continue Lacan, "n'est qu'alibi phallique"⁵⁵.

Et c'est bien plutôt de la paix recherchée dont on nous parle dans la drogue. Il y a comme un processus de substitution qui s'opérerait, de l'alibi phallique à celui de la paix dans le corps donnée par la drogue.

Mais, à la différence près, que l'alibi phallique, continue de son côté à impliquer la castration, et avec elle, l'angoisse qui lui est propre.

Pour nous, c'est de ce point, de cette articulation entre angoisse de castration et confrontation à la jouissance, dont parle Lacan dans la question du mariage angoissant et des moyens mis sous la main du sujet pour l'éviter.

Il s'agit de divorcer lorsque ce qui peut faire alibi de paix dans le phallus n'empêche pas, malgré tout, l'angoisse de venir signer la présence de l'objet. De l'objet, car la place de la jouissance, ne peut être repérée qu'en s'appuyant sur la fonction de celui-ci pour le sujet. Ajoutons, en effet, qu'à ce niveau, dans le fantasme, la castration est ce qui vient voiler l'objet chu.

PLAINTES ET SATISFACTION, SYMPTÔME ET SOLUTION

Si, en nous plaçant du point de vue biologique, nous considérons maintenant le point de vue psychique, le concept de "pulsion" nous apparaît comme un concept-limite entre le psychique et le somatique, comme le représentant psychique des excitations, issues de l'intérieur du corps et parvenant au psychisme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée au psychisme en conséquence de sa liaison au corporel."⁵⁶

"Nous rencontrons dans l'expérience, en effet, quelque chose qui a un caractère d'irrépressible à travers même les répressions - d'ailleurs, s'il doit y avoir répression, c'est qu'il y a au-delà quelque chose qui pousse"⁵⁸.

"La pulsion est précisément ce montage par quoi la sexualité participe à la vie psychique, d'une façon qui doit se conforter à la structure de la béance qui est celle de l'inconscient"⁵⁹.

Cette particularité de la pulsion en rupture avec un schéma biologique se retrouve dans l'abord grammatical de la formulation des toxicomanes. Si l'on parle de boire pour assouvir une soif, manger pour une faim (chier, baiser, etc.), on peut remarquer chez ceux qui viennent nous voir le recours à une forme passive: "je me drogue, je veux m'en sortir", etc. Ce qui signe un rapport dialectique entre le sujet et l'objet quelque peu complexe (encore qu'il faille préciser que ce sujet là ne peut être que manquant, divisé mais aussi déterminer le rôle de l'objet), surtout si l'on s'en tient à la seule nécessité des deux termes : il en faudra un autre. L'objet, en tant que tel, n'est pour rien dans cette affaire, dans le schéma de la pulsion : il est nécessaire comme contingence à soutenir un désir par la voie du fantasme. D'où l'échec de la drogue à un moment donné. Ce

schéma de la pulsion peut se saisir (un signifiant) convoque la moins dans une opération que dans compulsion, réveille ce qui était un montage autour d'une circularité, endormi, éteint, latent, c'est-à-dire c'est-à-dire un mouvement (un trajet toujours présent. C'est bien par lequel ça doit passer) d'aller-retour: ca part du sujet pour faire "maintenance" (fût-elle de retour et, à chaque fois, dans substitution) est un leurre, appuyé

"Ce dont il s'agit concernant la pulsion est-il du registre de l'organique? (...) Non seulement je ne le pense pas, mais je pense qu'un examen sérieux de l'élaboration que donne Freud de la pulsion va là contre" J. Lacan⁵⁷

l'incomplétude

l'incompréhension; le toxicomane se fait son fixe (ou se défonce - on pourrait continuer la série: s'arrête, se fait hospitaliser, se fait désintoxiquer, etc.) et ça continue de ne pas aller, exactement de la même façon. Il faut recommencer - à recommencer (pour que ça puisse recommencer). D'où la stratégie suspecte (et pourquoi pas effectivement mise en oeuvre par certains) de s'arrêter pour paradoxalement mieux continuer, précisément dans ce mouvement d'aller-retour.

L'inessentiel de l'objet trouve son illustration dans le décalage de l'acte. Voir un autre défoncé ou se défoncer, entendre parler de la drogue, la voir ou la sentir "pousse", nous disent certains, à ce retour. L'objet, ici en place de représentant

voire sur une croyance selon laquelle l'échec de la drogue (pour le toxicomane) se situerait dans l'éphémère de ses effets ("quand je suis défoncé, je suis bien"). Bien au contraire, l'échec de la drogue est précisément dans le ratage perpétuel sans lequel, il faut le noter, il n'y aurait aucune raison à vouloir et à faire que "ça" cesse. Et que l'on n'évoque pas ici l'aspect "raisonnable" du risque physique (la mort), pénal (l'enfermement obligé) ou social (l'exclusion) en balance à la solution de la drogue : d'une part les contre-exemples ne manquent pas d'activités humaines dangereuses où c'est précisément ce risque qui en fait l'attrait, la beauté, le mérite, d'autre part (et c'est lié), rien de raisonnable là-dedans ("je sais bien où ça me mène, mais c'est plus fort que moi").

"Comme l'étude de la vie pulsionnelle à partir de la conscience offre des difficultés à peine surmontables, l'investigation psychanalytique des troubles psychiques demeure la source principale de nos connaissances" S. Freud⁶⁰.

C'est que la pulsion - les pulsions - n'offrent un accès que par des formes élaborées, des manifestations. D'où la tentative de Freud d'en systématiser a minima l'exercice, soit au travers de leur expression (le destin des pulsions) que de leur modalité (but poussée, but, objet).

1. Le schéma de la pulsion parle bien chez Freud de l'excitation (*Reiz* en allemand), mais celle-ci sera interne, à ne pas confondre avec la stimulation qui, elle, vient du monde extérieur.

2. La pulsion mobilise une énergie (la poussée) constante, contrairement à la fonction biologique qui a toujours un cycle.

3. Pour autant, on peut parler de satisfaction : la sublimation est une des modalités de satisfaction - qui n'annule d'ailleurs en rien l'effet de la pulsion - mais qui permet de concevoir que l'objet de la pulsion n'est pas dans une correspondance stable avec la pulsion. Lacan formalise l'objet perdu comme objet a.

Il n'y a pas de pulsion qui soit totale, il n'y a que des pulsions partielles. Le principe de l'économie pulsionnelle invite à rompre avec la localisation d'une zone comme point de départ, une surface corporelle qui en serait le siège. Lacan développe la pulsion contre une notion unifiante - dont le corps réel, l'organique serait le siège - pour montrer qu'il n'y a de pulsions que partielles (et que d'ailleurs, contre l'imagerie scientifique, il s'agit plutôt d'une fiction).

La rupture avec ce schéma biologique conduit de la linéarité fonctionnelle à la dynamique pulsionnelle (structurale). Car si la pulsion a un but - la satisfaction - on doit considérer que le symptôme (pris dans une acception première : se dont les gens se plaignent, ce dont ils ne se satisfont pas) relève de la satisfaction.

Qu'il y ait de l'évanouissement dans l'acte toxicomane est un fait difficilement contestable. Pour autant, on ne peut assimiler (dans la figure paradigmatique du jeu avec la mort) cette disparition à une recherche de n'être pas ou de n'être plus. Ici encore - pour autant qu'on accorde un statut à ce qui est dit - les formulations qui nous sont données à entendre sont claires: "il faut que je me drogue pour (travailler, vivre, supporter, oublier, assurer)", "il faut que je sois (défoncé, drogué, shooté, cassé, etc.) pour..." qui est quand même une formulation mettant l'accent sur le "il faut être". Cet "être" là (dans le spectre maximal de l'acceptation du terme) ne se conçoit pas dans la suffisance du vivant; cette formulation appelle un complément: être quelque chose... pour quelqu'un (fût-ce d'ailleurs soi-même, en tant qu'autre quelconque dans la série des autres). Soit la formule même du sujet qui renaît d'une scène d'où il avait disparu (et non l'inverse). A côté de ce savoir portant sur là où mène la drogue, dans la série des avatars, coexiste un non-savoir, une méconnaissance, un insu quant à ce qui pousse le sujet à son acte, tout comme, en symétrie, coexiste la certitude de la nécessité d'en parler ("parce que c'est dans la tête que ça se passe, il faut que je dise des choses, il me faut quelqu'un à qui parler...") avec une incertitude quant à l'issue (les chemins et les détours, voire les désillusions). Car la conviction profonde, assortie d'une volonté manifeste de mettre fin à cette pratique butte sur les déterminismes qui lui donne sa légitimité: la rencontre avec un impossible qui ne trouvera pas sa dissolution dans la simple réalisation d'une expérience prévisible (la résolution d'un "conflit" par le déroulement d'une histoire événementielle) et modélisée (dans un programme même borné dans le temps et les événements: séparation, apprentissage, consolidation).

La toxicomanie: une définition policière

Lacan estime que la toxicomanie est une définition policière⁶². Il la considère par ailleurs comme effet du discours de la science. Ceci parce que ces effets se matérialisent, à ses yeux, "sous la forme de divers produits qui vont des tranquillisants aux hallucinogènes"⁶³. Pour entendre en quoi le terme de toxicomanie relève d'une définition policière et ne peut être considéré comme un concept, c'est sur cette dernière phrase de Lacan qu'il faut s'arrêter. Lacan établit dans celle-ci une linéarité entre drogues et médicaments, à partir de ce qui les rassemble; et ce qui les rassemble est qu'ils sont produits d'un discours, celui de la science. Ce qui est incontestable dans la majorité des cas. Ce en quoi procède l'appellation "toxicomanie", accordé à un certain usage des toxiques, ne dérive pas des produits eux-mêmes - qui trouvent ici communauté d'origine d'un discours qui les produit - mais résulte de leurs modalités d'usage qui différencient le type du consommateur. Usage en tant qu'il est inscrit ou non dans l'ordre de ce qu'en attend comme résultat le discours dominant. A savoir, sont-ils consommés sous prescription et

"Freud introduit notre mesure de l'éthique par la jouissance." J. Lacan⁶¹

dans un but d'une efficace sociale admise, ou bien alors, le sont-ils d'une manière égoïste. "Malheureusement", comme l'écrit déjà en 1911 M. Lefèvre, "cette large et bienveillante indifférence" [donnée par l'opium] "fait place assez vite à un égotisme effréné, à une vanité puérile", car le fumeur "perd ses sentiments affectifs, l'idée de famille, l'idée de patrie, lui semblant des sentiments grotesques"⁶⁴. Est donc toxicomane quiconque consomme dans un but égoïste et hors prescription du discours du maître. Or, signale Lacan, "du point de vue de la

jouissance, qu'est-ce qu'un usage ordonné de ce qu'on appelle plus ou moins proprement des toxiques, peut avoir de répréhensible". En effet, l'appréhension de ce qui se nomme toxicomanie doit se faire dans le cadre d'une telle question. Nous partageons ce point de vue, d'autant plus qu'il délimite la lecture psychanalytique à en faire. A partir de ce constat, le partage introduit se fait, non plus en terme de discrimination des comportements à l'égard du produit toxique, mais à partir du fait d'avoir à y situer "la dimension de la jouissance", comme s'exprime Lacan. Cela veut dire que c'est le repérage de cette dimension en jeu dans ces consommations qui doit être l'appui d'une lecture de ce phénomène, et non celui qui se fait à partir du classement normatif des produits dont découle en fait le jugement sur le consommateur. Cette proposition lacanienne, soulignons-le, peut faire scandale car l'"usage ordonné" des toxiques, ne peut être répréhensible, insiste Lacan, du point de vue de la jouissance.

Lisons ce propos de Lacan comme s'adressant aux psychanalystes, c'est-à-dire, leur indiquant les limites de leur champ sur cette question. La question que nous introduisons à partir de notre lecture de ce commentaire de Lacan est donc de savoir, du point de vue de la psychanalyse, quel est le critère

de jugement adéquat à son savoir. Et nous avons répondu, avec Lacan, en introduisant que le repérage de la dimension de la jouissance en jeu dans cet acte était ce critère.

NOTES

- ¹ Observations sur l'amour de transfert - Page 121 - pp. 116 à 130, La technique psychanalytique - 5ème édition, Paris, PUF, 1975
- ² Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Séminaire livre XI, Paris, Seuil, 1973, p.27
- ³ Les non dupes errent, Séminaire inédit, 1973-74
- ⁴ Cité par Byck. Byck R., Sigmund Freud - De la cocaïne, PUF, Ed. Complexe, 1976, p. 13.
- ⁵ S. Freud, La dynamique du transfert, in : La technique psychanalytique, (op.cit.), p. 60
- ⁶ "Qu'est-ce qu'une vérité sinon une plainte? Nous ne la recueillons pas sans remarquer que la division la marque, marque la vérité. Elle ne peut pas-toute être dite." J. Lacan, Les non dupes errent, Séminaire inédit, leçon du 23/04/1974
- ⁷ S. Freud, Introduction à la psychanalyse, Paris, Petite Biliothèque Payot, 1970.
- ⁸ J. Lacan D'un Autre à l'autre, Séminaire inédit, 1968-69, leçon du 12/03/1969.
- ⁹ Introduction à la psychanalyse, (op.cit.), p. 181.
- ¹⁰ Totem et tabou, Paris Petite Biliothèque Payot, 1973, p. 88
- ¹¹ S. Freud, Introduction à la psychanalyse, (op.cit.), p. 265
- ¹² L'étourdit, in : Scilicet n°4, Paris, Seuil, p. 5
- ¹³ Cf. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, (op.cit.), p 12.
- ¹⁴ J. Lacan, : La méprise du sujet supposé savoir, in : Scilicet I, Seuil Paris p 35.
- ¹⁵ J. Lacan, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, (op.cit.), p. 25
- ¹⁶ Cf Texte J.Mussetta, De l'escroquerie à la décroche, quel est le pas?, in : Actes de Reims Pour une clinique du toxicomane, Reims, assoc. CAST, 30 nov.-1 dec. 91, Reims, assoc. CAST, 1992, PP. 167-173 et Sous prétexte d'impuissance : les trois impossibles, Actes de Reims Pour une clinique du toxicomane, Reims, assoc. CAST, 3-4 dec. 1992, à paraître au édition l'Harmannttan en automne 1993
- ¹⁷ Voir Freud la Trilogie : L'interprétation des rêves, Paris, PUF, 1976 -La psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, PBP, 1981 - Le mot d'esprit et ses rapports à l'inconscient, Paris, Gallimard, 1988,
- ¹⁸ J. Lacan, Ecrits, Paris, Seuil, 1966, p. 849
- ¹⁹ CF. Chapitre sur l'identification.
- ²⁰ Ecrits, (op.cit.), p. 813
- ²¹ La tentative de fonder une métamathématique par Hilbert, sorte de "Cour Suprême" telle que la dénomme Rosza Peter, rencontra "une véritable tempête (...)" : "(...) Gödel démontrait que, pour prouver l'absence de toute contradiction dans un système, il faut recourir à des méthodes extérieures au système." R. Peter, Jeux avec l'infini, Paris, Points science, 1977, p. 275,
- ²² S. Freud, Malaise dans la civilisation, Paris, PUF, 10ème éd., 1986, pp. 103-104.
- ²³ S. Freud, Au-delà du principe du plaisir, in Essai de psychanalyse.
- ²⁴ S. Freud, Malaise dans la civilisation,, (op.cit.),P 105
- ²⁵ S. Freud, Malaise dans la civilisation, (op.cit.),P 29
- ²⁶ Idem
- ²⁷ S. Freud, Malaise dans la civilisation, (op.cit.),P 18-19
- ²⁸ S. Freud, Malaise dans la civilisation, (op.cit.),P 22
- ²⁹ Idem
- ³⁰ S. Freud, Malaise dans la civilisation, (op.cit.),P 31
- ³¹ Idem
- ³² ibid.
- ³³ Voir à ce popos la troisième partie de L'introduction à la psychanalyse, (op.cit.), notamment les chapitres 17 et 23.
- ³⁴ B. Hatat, La drogue: une réponse particulière", in Pour une clinique du toxicomane, Actes des IIème journées belges, Bruxelles, 1992, p. 101
- ³⁵ Ecrits, (op.cit.), p. 818.
- ³⁶ Ecrits, (op.cit.), p. 818.
- ³⁷ C. Soler, Qui commande, in : Le Père : métaphore paternelle et fonction du père: l'interdit, la filiation, la transmission, / pref. M. Augé, Paris, Denoël, 1989, (Espace analytique),, p. 264.
- ³⁸ C. Soler, Impossible à supporter, in : Les feuillets du Courtils, n°6, février 1993, p. 10.
- ³⁹ Encore, Le séminaire Livre XX, Paris, Seuil, 1975, p. 74
- ⁴⁰ Cas d'une phobie infantile développé par Freud. in Cinq psychanalyse, 17ème, Paris, PUF, 1992

⁴¹ "Hans: son symptôme c'est l'expression, la signification de ce rejet. Ce rejet ne mérite pas du tout d'être épinglé d'auto-érotisme, sous ce seul prétexte qu'après tout ce wiwimacher il l'a accroché quelque part au bas de son ventre. La jouissance qui est résultée de ce wiwimacher lui est étrangère, au point d'être au principe de sa phobie." *J. Lacan, Conférence à Genève sur le symptôme, p. 13*

⁴² *Ecrits*, (op.cit.), p. 852.

⁴³ J. Lacan, *Encore*, (op.cit.), p. 13

⁴⁴ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 129

⁴⁵ S. Freud, *Résultats, Idées, Problèmes*, Tome II, 2ème édition, Paris, PUF, 1987, p. 288

⁴⁶ *Du Trieb de Freud*, in *Ecrits*, (op.cit.)

⁴⁷ *Le stade du miroir*, in *Ecrits*, (op.cit.)

⁴⁸ S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, (op.cit.), p. 347

⁴⁹ Cf. aussi - sur cette question de l'interdit de l'inceste comme caractérisant toute communauté humaine et scellant la différence culture/nature - l'anthropologie structurale, notamment l'oeuvre de C. Lévi-Strauss.

⁵⁰ S. Freud, *La vie sexuelle*, 5ème édition, Paris, PUF, 1977, p. 63-64

⁵¹ *Idem*, p. 64

⁵² *Ibid.*

⁵³ J. Lacan, (op.cit.), p. 101

⁵⁴ J. Lacan, les noms du père, séminaire inédit, leçon unique du 10/11/63

⁵⁵ J. Lacan, les noms du père, séminaire inédit, leçon unique du 10/11/63

⁵⁶ S. Freud, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1974, p. 18.

⁵⁷ *Idem*, p. 148

⁵⁸ J. Lacan, les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, (op.cit.), p. 148.

⁵⁹ *Idem*, p. 160

⁶⁰ S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, in : *Métapsychologie*, (op.cit.), p.23

⁶¹ Discours de clôture des journées sur la psychose de l'enfant, in *Recherche spécial "Enfance aliénée" n°2*, 1968, p.146

⁶² J. Lacan, conférence sur psychanalyse et médecine, in *Lettres de l'Ecole freudienne de Paris*, n°1, Février-mars 1967

⁶³ *Idem*, p. 27

⁶⁴ D. Lefèvre, Les fumeurs d'opium dans la littérature française contemporaine, in *La Revue*, 1er oct. 1911, p. 387

Après avoir consacré un dossier documentaire sur l'utilisation de la théorie psychanalytique et sur l'histoire de l'utilisation de ses concepts pour l'appréhension des phénomènes de pharmacodépendance, ce second dossier "**CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE ET TOXICOMANIE**" réalisé par l'équipe de l'IRS à Reims*, aborde la place de la psychanalyse dans la clinique et le traitement des toxicomanes. Il est toujours rédigé dans une optique de mise à plat et de synthèse documentaire.

Thomas ROUAULT

* **Alain PANDOLFO**
Hugo Francisco FREDA
Didier LAHAYE
Christian BULART
Micheline MATHIEU-VERMOTE
Joële MUSSETTA
Janine LE MOAL